

Elle poussa plus loin, descendant le petit chemin caillouteux et épineux qui serpentait au bas du bâtiment et s'enfonça dans une nuit presque blanche. Ce serait bientôt la pleine lune. Elle inspira longuement le silence profond que venaient percer, de plus en plus espacés, les cris et les voix d'autres camarades qui, comme elle, devaient profiter d'une marche au grand air.

Elle n'avait encore jamais évolué dans une telle atmosphère où le travail se conjugait avec une douceur et une facilité qui exigeaient, néanmoins, une grande rigueur. Tous ceux qu'elle y avait croisés avaient su démentir son « tous des pourris », ses révoltes de petite fille qui supportait mal l'injustice et l'indélicatesse avaient paisiblement laissé la place à une forme de détachement qui continuait, cependant, de la relier au monde, mais dans une disponibilité dénuée de crispation, de rigidité propres à la lutte pour faire front, pour rester debout malgré tout.

Le matin même, à l'atelier de Sharmila, une femme hindoue qu'elle aimait beaucoup écouter parler et jouer de sa musique tandis qu'ils se livraient au mouvement, elle avait improvisé une danse –on appelait cette danse la « danse contact » - avec une japonaise, leurs deux corps enroulés, le but étant de ne jamais perdre le lien, elle s'était oubliée, totalement, et avait touché de près à ce que Sharmila appelait « le regard circulaire », le mouvement en plusieurs dimensions, la force du troisième œil. Elle avait trouvé sa place, sa famille d'expression, tout, ici, tendait à l'ouverture et l'expansion de l'Humain, depuis les échauffements du matin qui reposaient sur les arts martiaux, un mélange de taï chi et d'aïkido, jusqu'aux exercices de certains ateliers qui les poussaient à lâcher prise, à se laisser guider par d'autres forces, d'autres énergies que les leurs. Voilà ce qu'elle avait si fortement ressenti en dansant avec Shisato, toujours consciente de son corps mais comme au-delà, tout autour, reliée à l'énergie de la japonaise, avec cette légèreté, cette fluidité soudaines qui les faisaient se mouvoir dans un espace sans repères car elles n'en avaient plus besoin, il leur suffisait, désormais, de « sentir » pour danser sans se cogner aux murs. Tout, dans la démarche de Sharmila, sa façon de se déplacer comme effleurant le sol dans un équilibre inébranlable, respirait la sérénité, le regard et l'écoute « à bonne hauteur », d'une douceur, d'une rondeur fermes, dont la seule présence inspirait un respect immédiat. Elle aimait beaucoup cette femme, elle l'avait choisie comme elle avait choisi Kan pour d'autres raisons, et ces choix relevaient tous deux, elle le savait, des affinités électives qui se passent d'explication, de rationnel, tant les liens se nouent dans l'évidence.

Elle aurait marché longtemps, tout entière à ses images, si un étrange châtaignier séculaire, largement déployé aux eaux fortes de la nuit, n'avait attiré son attention. Les rayons

de la lune dessinaient avec netteté le contour des branches épaisses et noueuses, on eût dit une estampe chinoise que venaient animer les chants des grillons.

Alors, elle retrouva d'instinct ses élans de petite fille, et, comme elle l'avait si souvent fait dans son enfance pendant ses vacances en Corse, elle grimpa sur l'arbre avec agilité, le plus haut qu'elle put, pour se lover dans un creux que formait le croisement de deux énormes branches. Elle laissa, un long moment, le silence monter, prendre possession de sa chair et dénuder, dans sa mémoire, des images en latence sur le point d'éclorre.....Mamie marche devant, dans le maquis, l'un des chiens du village, avec sa barbichette quasi aristocratique, en sentinelle, Tata Catherine prend le broc, verse de l'eau dans la bassine, se lave le visage, par la fenêtre des toilettes de fortune, installées dans la pièce du bas, quelques moutons en pâturage derrière la maison passent leur tête, avec sa sœur, elles n'avaient pas très bien dormi cette nuit-là, l'âne qui n'arrêtait pas de braire à tout va et les chiens qui hurlaient à la mort, « Bérénice, tu entends ? on dirait que quelqu'un marche autour du lit », malgré la chaleur, elles étaient restées enfouies sous le drap, en sueur, sous l'œil des ancêtres dont les photographies les fixaient sur le petit meuble de toilette, pas un centimètre du corps au dehors, les deux portraits de Napoléon et de Paoli réconciliés au-dessus de la cheminée, *era sempre zitellu è mi sapie di j'étais encore enfant et ta voix me disait Sottu à u to cappellu à u sole di qui Sous ton chapeau toujours au soleil de nos jours*, la chanson des Muvrini forçait la porte, qu'elle écoutait tant et tant de fois sans jamais se lasser, *Dumane ingrandarai principiave cusi « demain tu grandiras » tu commençais ainsi Quand'è tu partarai arricordati si « Lorsque tu partiras écris bien sur ta vie »*, elle court dans les vagues avec Saverio, leurs mains, jamais, ne se lâchent, ils chahutent, ils plongent, ils éprouvent leur désir pas tout à fait conscient, il la touche, il la frôle, elle fait tout pour se serrer contre lui, ils passent des après-midis entières à parler, à se raconter, allongés sur le lit de Saverio, les revers de leurs mains posés l'un contre l'autre, jamais ne s'ennuient, *Poi batte lu mondu è gira le cunfine Tu peux courir le monde Les contrées à la ronde Cambia cio chi ti pare u principiu è a fine Changer tous les chemins Le début et la fin*, ils se construisent leur nid dans un arbre, ils s'y dérobent, s'y cachent, il lui offre une fleur tandis qu'elle s'est endormie, jamais ne se quittent, c'est si bon, cette douce excitation du corps, peut-être posera-t-il ses lèvres sur les miennes, peut-être que ce sera moi, avant que l'été ne finisse, *Poi rifa i passi è cambia le primure Tu peux refaire les pas Changer les habitudes*, les larmes du départ, les larmes qui coulent, la veille ils avaient « fugué », s'étaient cachés dans un fossé, tout le monde les cherchait, Petit Père avait lu entre les lignes, il n'avait pas poussé la voix, l'été suivant on ne serait plus, déjà, si innocent, il y aurait eu, dans les parenthèses, d'autres

visages, d'autres désirs, d'autres corps à frôler, peut-être même qu'on ne se reconnaîtrait plus, mais on se reconnaissait, toujours, de plus en plus gênés, de plus en plus malhabiles, la perte de l'enfance rend la marche peu sûre, Saverio enflammé au seul nom de Paoli, quelque chose en lui d'un engagement, d'un enracinement viscéral qui la séduisait tant, quelque chose du nationaliste dans son innocence, qui croit encore en l'honneur et la fierté d'une terre mais ne commet pas l'irréparable de partir en lutte contre des moulins à vent, et les plans de bataille avec les enfants du gîte, où l'on s'affrontait à coups de bâton, les hanches et la tête ceints de feuille, il fallait découvrir la cachette des autres et les en déloger, l'enfance faisait fi du soleil et de la chaleur, tandis que tout le monde répondait au désir impérieux de la sieste, ils couraient sans relâche sur tout le terrain, nageaient sans relâche, partaient à l'abordage sur leurs bateaux pneumatiques, buvaient la tasse, se recevaient des coups, mais jamais rien ne les atteignait, toujours vaillants et prêts à repartir, elle ne se sentait jamais aussi fière que lorsqu'elle posait les pieds sur son île, une fierté d'un autre ordre, la fierté d'une Colomba, entière, sauvage, intouchable, prête à défendre sa terre et son honneur, ici le sang qui coulait était d'un autre ordre, il venait des plus hautes sources, il drainait la sève des forêts, l'haleine forte du maquis, ici le sang marquait le sceau du geste libre, du front haut d'une Vincentella Perini, dite Danielle Casanova, engagée dans la résistance pour le peuple français, *un amicu un amore A to voce cantava Un ami un amour Et ta voix qui chantait Era vera digia quandu Marta filava C'était déjà ainsi lorsque Marthe filait....* Progressivement, ce fut l'arbre qu'elle finit par visualiser, en elle, tout le corps déployé des racines jusqu'au faite, elle respira longtemps, profondément, en oublia aussitôt la fraîcheur et l'humidité qui commençaient à percer ses vêtements. Comment un arbre pouvait-il respirer, quel souffle ce vieux châtaignier séculaire pouvait-il lui transmettre, quelles images, quelles odeurs reliées à l'histoire de son sol ? *Un amicu un amore è po mi ne scurdava Un ami un amour Où toujours l'on revient Un amicu un amore Una terra una strada Un ami un amour Une terre un chemin,* il n'y eut plus, alors, de corps bocage, de corps carcan, de corps corseté, il n'y eut plus qu'un espace immense, plein, chaud, palpitant aux fontanelles, mêlé à l'écorce, aux feuilles, à la terre mouillée, aux pierres, aux étoiles, un espace de vie dont le flux ne cesserait jamais de couler, indéfiniment, même cendres éparpillées au vent, et ce fut le corps ouvert, de nouveau, comme ce fameux soir de septembre, chez Petite Mère, le corps vivant, vibrant, plein, relié à l'âme, tout l'être fondu dans l'infiniment bon, dans l'infiniment grand, avec, toujours, ce noyau en elle, bouillonnant, en expansion, inaltérable, et, de nouveau, les larmes de joie, tout entière offerte à ce bonheur qu'elle avait goûté une fois. C'était donc vrai, il suffisait de les vivre une fois pour que les sensations ne meurent pas, il suffisait de les invoquer pour qu'elles

reviennent, de connecter ses antennes aux bonnes ondes qui nous attendent dans l'ombre,
*Vultarai dumane à u primu vuaghju Tu reviendras demain à ces routes d'avant E nantu à e to
mane u listessu terraghju Et toujours sur les mains la terre des premiers temps...*

(extrait du roman *Rupture en pente douce*, 2006)

Véronique Dimicoli